

JOURNAL L'AUTAN

Le souffle du Tarn à Paris

EDITO

FRANÇOIS SIRE

Président de
l'Association des
Tarnais de Paris

Cher toutes et tous,

Il faut donner du temps au temps... Proverbe bien connu que l'on attribue à Miguel de Cervantés dans son Don Quichotte... Et que je me suis appliqué à moi-même... C'est vrai qu'avec les fêtes de fin d'année j'ai levé le pied et qu'ensuite j'ai été pas mal occupé professionnellement. Mais ce petit contretemps désormais surmonté le numéro 7 de notre journal est bouclé. Il me paraît bien équilibré et à la hauteur de ses

prédécesseurs. Vous y trouverez un bel article de Gérard ALAUX sur les cimetières de Mazamet. Cet article est déjà paru dans les cahiers de la montagne noire qu'édite notre adhérente Française DAX BOYER. Je suis sûr qu'il vous surprendra et que vous y apprendrez beaucoup de choses. Et pour équilibrer entre le sud et le reste de notre département, nous vous proposons aussi un article de Colette FAURE LIGOU sur la ville de Lavour et un autre article de Chris-

tian CAVAILLE sur les croquants de Cordes. Et ce même Christian nous propose aussi un article plus littéraire et philosophique sur le sens de l'essai au rugby... mais pas que...

En marge du contenu du journal, je souhaite d'ores et déjà attirer votre attention sur les événements à venir et notamment notre AG annuelle qui devrait se tenir la semaine du 13 au 17 mars dès lors que nous aurons résolu le choix du lieu. Je vous rappelle d'ores et déjà

notre premier marché des producteurs de l'année, PRINTARN qui se tiendra dans notre boutique habituelle de la rue Montcalm du jeudi 23 au vendredi 26 mars 2023.

Et pour finir un grand merci aux contributeurs à notre journal L'AUTAN numéro 7.

À très vite et amitiés tarnaises.

DES MOTS ET DES IDÉES COURT ESSAI SUR "L'ESSAI" AU RUGBY, EN LITTÉRATURE ET EN PHILOSOPHIE

CHRISTIAN CAVAILLÉ

1 - L'invention du rugby

Selon la légende (établie seulement en 1891), en 1823, pendant un match de football entre des élèves de la Public School de Rugby, William Webb Ellis aurait pris en main le ballon et l'aurait porté derrière la ligne de but adverse, animé sans doute par cette pensée fréquemment formulée par les rugbymen du Sud-Ouest : les footballeurs sont des manchots. Les règles de ce nouveau jeu ont été formulées ensuite et se sont stabilisées en 1871, le rugby, d'abord football-rugby, se séparant du football (du football-association ou soccer). Les principales concernent l'usage du pied et de la main : le ballon (ovale ou ovoïde) ne peut être propulsé en avant que par le pied ; pour progresser vers l'avant à la main, on ne peut transmettre le ballon qu'en arrière (pénalisation de l'en-avant de passe). Marquer un essai (*to score a try*) consiste à aplatir le ballon dans l'en-but adverse. Un but (*goal* : but-objectif) est marqué lorsque l'on fait passer le ballon au-dessus de la barre transversale et entre les poteaux ; un but peut-être marqué après un essai par un coup de pied de transformation, ou sur pénalité ou sur coup de pied tombé (*drop*)¹. Si l'on pense le rugby à partir du

football, l'essai reste subordonné au but comme transformation accomplie. Si l'on pense le rugby comme un jeu autonome, l'essai (aplatir dans l'en-but) devient la chose principale et les buts marqués sont de moindre valeur : actuellement, un essai vaut cinq points, un coup de pied réussi (le ballon passant entre les poteaux) vaut trois ou deux points. Il faut noter la progression dans la reconnaissance de l'importance de l'essai : il vaut deux points en 1891, trois en 1894, quatre en 1971 et cinq aujourd'hui. L'essai a sa fin en lui-même : alors que, dans une lettre à Férmat, Pascal distinguait l'essai et l'emploi de notre force², il faut, pour concevoir et pratiquer l'essai au sens moderne, procéder d'une façon rugbystique et à la manière de Montaigne : le plein emploi ou le meilleur emploi de nos forces s'effectue principalement sous forme d'essais. C'est ce que je suis forcé de reconnaître malgré ma préférence pour le football³.

2 - Retour sur l'invention de "l'essay" par Montaigne

Dans les *Essays* écrits et publiés par Montaigne entre 1572 et 1592 (date de sa mort), le mot "essay" traduit le latin *exagium* (pesée) et est apparenté à expérience, épreuve (notamment avec une pierre de touche), recherche, exercice, effort... En procéderaient jusqu'à nos jours diverses lignées d'essayistes ; le dénominateur commun de tous les essais pourrait être celui-ci : tentative à la frontière de la littérature et de la philosophie, tentative où s'exerce "le comble de la rigueur accessible dans

un domaine où le travail exact est impossible"⁴ ; un essai s'efforcera lucidement de reconnaître (dans tous les sens de ce verbe) sans prétendre connaître exactement ; il n'aurait pas d'autre fin que de s'exercer dans l'inachèvement et cet inachèvement ne serait pas une imperfection. Samuel Beckett formule la chose d'une autre façon : "Essayer encore. Rater encore. Rater mieux" (*Cap au pire*, 1983). Les *Essays* de Montaigne ont été traduits en Angleterre en 1603 (Shakespeare en reproduit un long passage dans *La Tempête* en 1610) avant de l'être dans toute l'Europe où les multiples traductions du mot essai se sont imposées pour désigner un nouveau genre littéraire qui a la particularité de mélanger les genres.

3 - L'invention simultanée de l'essai comme genre littéraire et de l'essai au sens rugbystique (fiction).

Permettez-moi de risquer ce que vous allez sans doute considérer - non sans raisons - comme une affabulation.

Le père de Michel de Montaigne "<l'a envoyé> dès le berceau, nourrir [élever] à un pauvre village (...) le dressant à la plus basse et commune façon de vivre". J'imagine que dans ce village Montaigne a assisté à des soules, à des épreuves ou compétitions organisées lors des grandes fêtes (Noël, Mardi gras, Saint-Jean). Les soules opposaient deux camps (les hommes de deux villages ou les célibataires et les mariés d'un village ou les membres de deux corpora-

tions, etc.) ; on se disputait la possession de la soule (une poche de cuir ou une vessie de porc remplie de paille et de son) ; il s'agissait de s'en emparer afin de la déposer dans une sorte d'en-but : un en-but unique ou l'en-but adverse quand il y avait deux en-but en vis-à-vis. L'on pouvait utiliser les mains comme les pieds et si l'on devait respecter quelques règles, beaucoup de coups étaient permis à tel point que ce jeu violent fut à plusieurs reprises interdit. Du Moyen-Âge à la Renaissance et au-delà, ce jeu que d'aucuns tentent aujourd'hui de faire renaître, était très populaire et largement pratiqué au Nord de la France ; il l'était parfois aussi dans le Sud-Ouest ; il aurait été introduit en Angleterre au début du XI^e siècle, à l'époque de Guillaume le Conquérant.

Le jeune Michel de Montaigne aurait observé attentivement ce jeu et imaginé des règles permettant de le pacifier ; il aurait même, à part lui, nommé "essay" le fait de déposer la soule dans l'en-but car cette réussite ne donne pas la victoire, ne constitue qu'un succès relatif : la confrontation se poursuit et c'est seulement à la fin, au bout d'un certain nombre d'essais ou après un temps déterminé (Michel hésitait sur ce point) que la victoire se décide, une victoire toute relative encore, car il y aura bientôt d'autres confrontations, l'essentiel étant de jouer et de rejouer, d'essayer et de réessayer. Dans les *Essays* Montaigne compare le dialogue (l'entretien à la fois joueur et sérieux qu'il nomme la "conférence") à l'envoi et au renvoi de la

balle entre les joueurs au jeu de paume ; il compare à la chasse l'essai de penser et de vivre "à propos" (en jouissant pleinement du présent en toutes circonstances), "en prenant plaisir à la chasse plutôt qu'à la prise". Montaigne ne cessait à la fin de sa vie de compléter les *Essays* par des "alongeails" écrits dans les marges ; je suppose qu'il se proposait d'ajouter au dernier chapitre (*De l'Experience*) l'évocation des soules de son enfance et de l'idée qui lui vint alors d'employer le mot "essay" pour désigner le but chaque fois à nouveau atteint et signifier que l'essai est lui-même le but. Mais la mort l'a devancé ; comme il l'a si bien dit : elle est "le bout, non le but"

26 octobre 2022

¹Cf. Évelyne Combeau-Mari, *L'invention du rugby*, Paris, Les Quatre chemins, 2007. Le rugby à été inventé à partir de la modernité présente (du football) et à partir du passé traditionnel (à partir du "cad" irlandais ou de la "soule" française et anglo-saxonne). Cf. aussi Jean Lacouture, *Voyous et gentlemen - Une histoire du rugby*, Gallimard, "Découvertes", 1993 et Robert Damien, *L'équipe*, dans *Médium*, n°20/21, Paris, juillet-déc. 2009, p. 183-200.

²B. Pascal, Lettre à Férmat du 10 août 1660, *Œuvres complètes*, Paris, Seuil, "L'Intégrale", 1963, p. 282.

³Ce 1^{er} § est extrait de Christian Cavailé, *Façons du réel*, L'Harmattan, "Ouverture philosophique", 2011, p. 38-39.

⁴Robert Musil, [De l'essai, 1914 ?], *Essais*, trad. Ph. Jaccottet, Seuil, 1978, p. 334.

DES MOTS ET DES IDÉES

DERNIÈRE TROMPETTE,
ÉLÉGIE SUR LES CIMETIÈRES MAZAMÉTAINS

Ce texte a été publié en premier dans Les Cahiers de La Montagne Noire 6 (été 2022) de notre amie Françoise Dax-Boyer.

GÉRARD ALAUX

"...tous nous serons changés, en un instant, en un clin d'oeil, au son de la dernière trompette, car la trompette retentira et les morts ressusciteront incorruptibles, et nous, nous serons changés."

Épître de Paul aux Corinthiens

"La tradition ce n'est pas la culture des cendres, c'est la préservation du feu."

Gustav Mahler

Depuis quelque temps maintenant, il ne prenait plus l'ingrate rue de la Vitarelle pour aller sur les tombes de sa famille. Il n'aimait pas ces faubourgs tristes de la ville, comme la Resse ou le malnommé Monplaisir, avec leurs maisons hétéroclites, grises et sans charme bâties à la hâte le long des voies d'accès à la jeune cité industrielle et occupées par les gens de la terre descendus de la Montagne de la misère Noire dans l'espoir d'y trouver, eux aussi, leur morceau de Peigne d'Or.

Avant, il empruntait la rue du Bon Repos, l'ancien chemin de Brettès, qui menait, plus loin dans le faubourg, presque à la hauteur de l'ancien octroi, aux cimetières "neufs", à "Canté Coucut". Longtemps, il avait cru que ce nom de "Canté Coucut" était le surnom moqueur et drôle que donnaient les anciens, particulièrement doués pour distribuer aux lieux et aux gens des sobriquets bien imaginés, au territoire des trépassés. Mais le lieu existait bel et bien, calligraphié en larges lettres sur le cadastre de 1833 à côté du village de La Finarié.

Il n'y avait aujourd'hui pas moins de cinq cimetières répertoriés dans la petite ville : le Bon Repos, celui du Champ de la Ville, Le Consistoire, La Fon d'Or et La Vitarelle, tous au même endroit, adossés à la montagne, étroitement intriqués mais affichant chacun son identité et racontant les



épisodes successifs d'une histoire qui ne semblait avoir commencé ici qu'avec l'essor du délainage.

Il aimait désormais y accéder par la porte du cimetière protestant, plus proche du Champ de la Ville où, sur l'emplacement de la première nécropole communale abandonnée, on avait aménagé la vaste esplanade triangulaire bordée de platanes sur laquelle s'installaient chaque année, du temps de son enfance, les cirques ambulants où l'emmenait son grand-père.

C'était quelques jours avant le jour des Morts. Il franchit la grande porte cochère. On y lisait, sur un fond chaulé à la hâte, inscrit en capitales austères, la parole de Paul aux Romains reprise du Livre de Daniel : "Le juste vivra par la foi", la phrase qui, pour Luther, constituait la porte du Paradis et l'avait libéré, disait-on, de la crainte paralysante de la justice de Dieu. En dessous, en caractères plus petits, c'était la parole de Jean "Celui qui croit en moi vivra quand même il serait mort". Il pensa bêtement à la blague qu'il avait entendue peu de temps auparavant "Un mort-vivant est un oxymore alors qu'un occis-mort est un pléonasm"

Passée la voûte, il s'engagea dans l'allée escarpée tracée parallèlement à celle du cimetière "vieux" catholique de l'autre côté d'une frontière matérialisée par un muret ici, par un petit fossé là, et même par une grille ailleurs qui longtemps était restée fermée. Il se voyait comme un clandestin dans un territoire longtemps inconnu où l'on ne semblait pas, du côté de sa famille, avoir de tombes à visiter. La seule que sa grand-mère pouvait venir voir ici était celle de sa voisine-amie-protestante qu'on avait toujours appelée Madame Sol (comme Doña Sol). Chaque année, elle lui offrait un santon du Grand Bazar pour la crèche du magasin des Casernes. C'était une petite femme énergique, toujours vêtue de noir avec des cheveux très blancs. Il allait la voir chez elle pour jouer dans son jardin clos et chercher, dès sa sortie d'hibernation, la tortue qu'il hébergeait. Il pensait toujours à elle au moment de faire sa propre crèche dans les semaines qui précèdent Noël. À côté des santons qu'il avait conservés et qui avaient gardé l'odeur des vieux journaux dans lesquels il était encore enveloppés, il plaçait toujours la carte de la taille d'une carte de visite trouvée dans un carton de papiers découvert après le décès de ses parents. Cette petite carte montrait, dans une fenêtre, ouverte dans le papier, le tableau

de Léonard de Vinci, La Cène, reproduit sur un support irisé avec au-dessous, inscrit en majuscules, EGO SVM PANIS VITAE (Je suis le pain de vie). À l'intérieur de la carte, un petit mot écrit en bleu à la main : "Ô Dieu, donne-moi la force d'être à toi pour toujours. Tu attends de moi que j'affirme dans ma vie de chaque jour que tu es mon Père et que je suis ton Enfant". La carte était datée du 29 mai 1960 - c'était le jour de la Fête des Mères - et signée "Blanche Sault". C'est ainsi qu'il avait appris, bien des années après, le prénom et le vrai patronyme de "Madame Sol"

Tout en haut, il avait découvert, assez récemment, le quartier huppé de cette partie du cimetière dont les caveaux monumentaux montaient à l'assaut de la broûtère et dominaient la ville, comme l'avaient dominée ses occupants au moment de la révolution industrielle. C'était le Consistoire, le carré VIP de la bourgeoisie protestante, dans lequel on entrait par une porte aux entablements de granit surmontée d'une urne à deux anses flanquée de la colonne brisée d'une sépulture adulescente. La porte, qui avait perdu sa grille, était désormais à demi enfouie sous le lierre, comme la plupart des mausolées qui paraissaient abandonnés le long



de larges allées gazonnées parsemées de feuilles mortes en cette journée ensoleillée d'automne. Au-dessus, les châtaigniers se mêlaient aux cyprès géants presque noirs et même, étrangement, à quelques palmiers épanouis, sauvagement à l'aise. La végétation qui envahissait tout donnait à la pierre grise et aux grilles rouillées une sorte de vigueur, de vie inattendue ici. On aurait pu se croire dans un de ces jardins romantiques où "cette négligence, cette vétusté, cette végétation fougueuse, composaient des tableaux admirables"⁷² et qui avaient servi de modèle au Père-Lachaise quelques années auparavant.

Mon cadavre est doux comme un gant, Doux comme un gant de peau glacée Et mes prunelles effacées Font de mes yeux des cailloux blancs.

Cette partie du cimetière avait pris naturellement le nom de l'assemblée des notables protestants chargée de l'administration de la communauté. Ils y reposaient tous dans de nobles tombes à l'imitation de sarcophages antiques avec leurs quatre coins relevés. Les frontons portaient haut les noms des Barbey, Guiraud, Huc, Olombel, Houllès, Garric, Tournier et les prénoms d'inspiration biblique, romaine ou grecque - ceux des républiques vertueuses et non ceux de l'Empire dissolu ; les Noé, David, Job, Élisée ou Moïse côtoyaient les Numa, Fortuné ou Polydore. Comme partout, dans ce cimetière, la liturgie de la parole était célébrée, sur la plupart des tombes par des phrases bien senties tirées des Psaumes, de l'Éclésiaste, du livre de Job ou des Épîtres.

Sur les deux battants de fonte peints en vert sombre de la porte du caveau Olombel-Houllès, au seuil colonisé par de grandes marguerites jaunes, il essayait de déchiffrer : "La poudre revient à la terre comme elle y avait été et l'esprit retourne à Dieu qui l'a donné" sur l'un des battants et, sur l'autre, "Heureux dès à présent les morts qui meurent dans le Seigneur". L'Éclésiaste dialoguait ici avec l'Apocalypse. Le mot de poudre l'interpellait ;

chez les catholiques, on parlait plutôt de poussière. Lui, imaginait la poudre légère, la poudre aux yeux, les poudres d'escampette, de riz ou de perlimpinpin contre la poussière d'étoiles ou celle qu'on glisse sous le tapis. En même temps, il se souvenait du Podridero de l'Escurial. Ce pourrissoir où les monarques espagnols passaient un temps avant de rejoindre, réduits à leur plus simple expression, le tiroir de marbre qui leur était destiné. Mais ici, malgré le granit sombre des mausolées, la mélancolie était moins raide, plus lumineuse sur les tapis de gazon que sur les rochers de la sierra de Guadarrama. Ici, on n'admirait pas le ter-



rible, ni on ne frissonnait devant lui, comme disait Alexandre Dumas du Panthéon espagnol. Ici, pourrir pouvait attendre, comme aurait plutôt dit Bond, James Bond.

Après avoir laissé derrière lui une tombe qui n'était plus qu'un immense buisson de houx, il franchit la frontière, ouverte désormais, pour entrer en terre catholique. On voyait que la concurrence avait été forte au tournant des années 1860 entre communautés. Les riches familles de confession apostolique et romaine de la ville avaient tenu, elles aussi, à marquer leur territoire par des mausolées aussi remarquables que ceux de leurs voisins. Ici, on laissait de côté la sobriété des monuments "à l'antique" pour l'exubérance d'un style "troubadour" plutôt maladroit. À l'endroit où le chemin d'accès venant du Champ de la Ville formait une patte d'oie, on avait dressé, en 1866, un monument néogothique abritant les sépultures des curés, doyens et vicaires des paroisses de la cité. Tout cela datait de la décennie au cours de laquelle, dans la même compétition, on avait élevé, deux ans plus tard, l'église Notre-Dame d'un côté, le Temple neuf de l'autre. Le monument aurait pourtant pu faire un point de jonction oecuménique entre les deux confessions et les deux cimetières : le héros de cette chapelle, le curé Augustin Pous, député du clergé à la Constituante de 1789 à 1791, avait alors déposé un projet d'indemnisation des protestants dépossédés lors de la révocation de l'Édit de Nantes...

Il n'avait jamais fait attention auparavant à cette simple dalle de pierre qui semblait bien plus ancienne, aux inscriptions effacées, que l'on voyait à même le sol, sur le flanc de la chapelle, ni à la lanterne des morts ruinée qui se trouvait à l'arrière, ni au grand tombeau qui la surplombait et qui regroupait les dépouilles des religieuses des congrégations locales. Pourtant, il venait

Deux cailloux blancs dans mon visage, Dans le silence deux muets, Ombrés encore d'un secret, Et lourds du poids mort des images.

ici chaque année, lorsqu'il était enfant de chœur, le jour des Morts, avec tout le clergé des paroisses de la ville - doyen en chape, diacres et sous-diacres en chasubles et dalmatiques assorties, de velours noir, aux larmes et aux franges de fil d'argent - pour une brève oraison au pied de la sépulture de leurs prédécesseurs. Il se souvenait parfaitement du contraste entre le vestiaire magnifique de la veille, pour la solennité de la Toussaint, tout d'or et de broderies délicates, et les vêtements liturgiques de deuil portés le lendemain. On faisait alors une halte dans le local aménagé à l'entrée du cimetière pour abriter les familles en deuil dans l'attente du convoi funèbre ou pour les réunir après les funérailles. Le local semblait désormais abandonné ou relégué au rang d'entrepôt.

Il traversait ce cimetière "vieux" où il retrouvait maintenant des noms plus familiers, ceux d'amis de ses grands-parents, de figures locales de son enfance qu'il revoyait clairement. Il y avait même des sépultures familiales comme celle où, sous une croix trilobée, de Victor à Colette, de 1863 à 1990, sept personnes étaient ensevelies, sur quatre générations, dans un rectangle qui lui avait toujours paru bien étroit pour les accueillir toutes. Aux chapelles néogothiques se mêlaient, dans le grand désordre contenu par quelques allées parallèles goudronnées, des caveaux stricts de granit,



de simples dalles entourées de grilles où l'on trouvait encore les restes de couronnes de perles de verre ou de fleurs de céramique sur les crochets moussus de rouille. Cette partie du cimetière était définitivement plus minérale. Certes, elle avait la même toile de fond que celle du Consistoire, cyprès sombres sur fond de châtaigniers dorés, mais manquaient les palmiers, les allées de gazon, la végétation qui adoucissait l'austérité de la pierre.

Les croix qui surmontaient presque systématiquement ici les tombes et les

caveaux, paraissaient être les seules traces de la religion. Contrairement au cimetière protestant, les citations bibliques y étaient rares, remplacées par de simples R.I.P. des P.P.L. ou des P.P.E. qui pouvaient faire penser, accumulés sur certaines sépultures, à des sièges sociaux affichant les sigles de sociétés qu'ils auraient abritées. On restait dans le registre plus vague des pensées générales sur la mort, un registre presque plus "laïc". L'inscription même portée sur le linteau de la porte du cimetière vieux catholique restait dans la veine des "J'étais ce que vous êtes, vous serez ce que je suis". Pas de référence aux Écritures ici ; on avait inscrit sobrement : "Sur la terre nous étions comme vous, mortels pensez-y bien et priez Dieu pour nous".

On avait rajouté maladroitement au-dessus du linteau : "Autrefois" pour reconstituer la sentence entière avec l'adverbe oublié dans un premier temps : "Autrefois, sur la terre nous étions comme vous...". Rien sur la résurrection, la foi, la vie éternelle, la rédemption. Seule, semblait subsister la prière.

Il quitta cet Élysée, pour se rendre dans le suivant. On y parvenait après avoir franchi une brève zone où la ville et le monde des vivants s'étaient immiscés entre les morts, zone de garages, d'entrepôts et de maisons modestes avec quelques potagers, pour déboucher sur un parc de stationnement qui exigeait

Mes doigts tant de fois égarés, Sont joints en attitude sainte, Appuyés au creux de mes plaintes, Au noeud de mon coeur arrêté.

de grandes manoeuvres et contorsions pour se garer ou se dégager, les jours d'affluence, comme ce jour-là. On y trouvait, dès l'entrée, deux bassins pour tirer de l'eau et, autrefois, une quantité de récipients hétéroclites, vieilles cafetières, casseroles ou petites marmites, pots-au-lait à l'émail fatigué, destinés à transporter l'eau des fleurs, offrandes des familles à leurs morts. Aujourd'hui, ces récipients avaient été remplacés par des bidons de produits ménagers, de format familial. L'impeccable M. Propre et son crâne lisse surgissait parfois de cet amas et vous adressait encore, au milieu des plastiques anonymes, un feu sacré.

Il entra ici dans un territoire mieux connu où se mêlaient parents plus proches, cousins, amis, voisins de quartier, familles

des dernières générations. Les confessions y étaient confondues depuis les lois de laïcisation des cimetières et tous reposaient désormais ensemble sauf les défunts des familles qui avaient encore une concession dans les cimetières "vieux", catholique ou protestant de la cité. C'était le cimetière, où, avec sa



grand-mère maternelle surtout, il faisait, enfant, la plus complète "tourné des tombes". Le lendemain, ils iraient aussi aux cimetières vieux et neuf du petit village voisin où reposaient ses arrière-grands-parents et quelques alliés ou amis. Ici, en ces jours d'hommage, on apprenait beaucoup de choses sur la famille, l'histoire de la ville ; on rencontrait aussi des gens que l'on ne voyait qu'une fois l'an et qui complétaient ces histoires, en donnaient d'autres versions, les enjolivaient de nuances et de points de vue parfois étranges, d'anecdotes où surgissaient souvent des surnoms qui l'amusaient beaucoup. Il avait son palmarès préféré : "La Police Pom-Pom", "Prades-Mes

Douleurs", "Touco-Manoto", des gens qu'il n'avait jamais vus ou qu'il connaissait à peine. Alors commençait le rituel du nettoyage des tombes, puis de l'installation des bouquets dans les vases - on préférait les fleurs fraîches aux gros chrysanthèmes traditionnels. Pour les aider à affronter les vents mauvais de la région, on les coinçait avec de petites pierres. Partout ici, on en trouvait, rassemblées à cette intention, derrière la stèle, la croix ou dans l'étroit passage qui séparait les sépultures. Il y repensait lorsqu'il passait, à Paris ou ailleurs, devant une tombe juive où il retrouvait de petits tas similaires de cailloux posés, eux, sur la dalle couvrant les défunts, humble message d'affection et de souvenir.

Ce qui l'impressionnait toujours dans ce cimetière, c'était l'interminable série de tombes identiques des

Et mes deux pieds sont les montagnes, Les deux derniers monts que j'ai vus, A la minute où j'ai perdu, La course que les années gagnent

soldats tombés pendant la Grande Guerre. Elles se dressaient tout le long du mur de clôture à l'ouest, devant un grand pré jusque là préservé de l'urbanisation. Sous les croix, un bandeau bleu-blanc-rouge en diagonale, le nom, la mention P.P.L., mais sans date de naissance ou de décès pour la plupart, simplement

la mention GUERRE 1914-1918, comme si la vie de ces garçons s'était rétrécie à la seule durée de ces quatre années terribles. La ville rajoutait chaque année, au début de novembre, un autre drapeau, planté, celui-ci, au flanc de chaque tombe blanche, et un pot de chrysanthèmes, blancs également. L'autre tombe modeste qui l'interpellait, dans l'allée qui conduisait à la sépulture de ses grands parents paternels et de son oncle où il venait de déposer son premier bouquet, était celle des Frères Maristes. Aucun nom n'y figurait, on ne savait même pas combien de frères étaient ensevelis à cet endroit. Lui revenaient les noms de ceux qui lui avaient fait classe à Saint-Jean : Marcellin, Jovien

Mon souvenir est ressemblant, Enfants emportez-le bien vite, Allez, allez, ma vie est dite. Mon cadavre est doux comme un gant.

(Louise de Vilmorin, Fiançailles pour rire)

dit "le Job" - né Willibald Fuchs à Pirkhof en Bavière, qui conduisait le matin de drôles d'exercices de respiration avec son accent allemand.

"Enroulez, tête, dos, rein,... Déroulez, rein, dos, tête", Sylvain, le Basque tonitruant et grand fumeur qui venait voir les matches du tournoi des Cinq Nations à la maison, ou bien d'autres, de la génération précédente, frères Norbert, Célestin ou Mayençon qu'évoquait parfois son père. Peut-être certains d'entre eux reposaient dans l'anonymat de cette tombe.

Dans cette partie du cimetière, la présence de la montagne paraissait plus lointaine, presque effacée par le rideau dense des cyprès qui la masquait parfois entièrement.

La végétation disparaissait en revanche totalement dans le cimetière le plus récent situé en contrebas.

Les ombres des défunts n'y bénéficiaient d'aucune ombre ; des ombres sans ombre ; des Schlemihl au carré ! Il n'aimait pas cet endroit inhospitalier, hostile, exposé à la rage du soleil ou à la force des vents. L'art funéraire, dont l'inventivité semblait descendre d'un cran en passant d'un cimetière à l'autre, atteignait ici son point le plus critique : un alignement sans grâce de tombes identiques, une hécatombe de Sidobre, une multiplication de bouquets de fleurs de plastique, des plaques aux formes biscornues avec des hommages naïfs, sans arbre, sans lierre, sans mousse, sans gazon. C'était là pourtant que se trouvaient ses parents et ses grands-parents maternels. Seule, la vue, au loin, par-delà le Thoré sur le petit village où sa mère avait habité enfant et qu'elle aimait voir aussi de la fenêtre de sa cuisine, lui apportait un peu de réconfort.

Ce cimetière allait bientôt être saturé. On avait beau "lever" les sépultures abandonnées, la ville avait beau se dépeupler, il faudrait encore probablement en repousser les murs, se rabattre sur les cimetières de campagne, ou bien envisager de passer de la poudre et de la poussière aux cendres. Les cendres, les siennes, seraient les seuls restes que pourraient encore contenir cette sépulture familiale où il venait de déposer son second bouquet.

Novembre 2021- avril 2022

Mon souvenir est ressemblant, Enfants emportez-le bien vite, Allez, allez, ma vie est dite. Mon cadavre est doux comme un gant.

(Louise de Vilmorin, Fiançailles pour rire)



¹Chante coucou, en patois local.

²Pierre-Adrien Paris (1745-1819). Réflexions sur le caractère particulier des jardins romains

DES MONUMENTS ET DES PAYSAGES REGARDS SUR LAVAU

CLAUDINE FAURE-LIGOU

Commune du Lauragais traversée par l'Agout, Lavour, limitrophe de la Haute-Garonne inscrit son importance à l'Ouest du département du Tarn.

Avec quelques 11000 habitants, Lavour est une ville dynamique, où sont concentrées de nombreuses activités économiques (notamment le Groupe Pierre Fabre, l'Imprimerie "Art et Caractère", la coopérative agricole "Les Deux Vallées").

Des faits importants jalonnent son histoire :

- Place fortifiée au Moyen-Âge, durant la période cathare, le siège de Lavour en 1211 marque l'histoire locale, avec la résistance de Dame Guiraud de Laurac et de ses compagnons face à l'armée de Simon de Montfort, et la prise de la ville. Guiraud périt

dans un puits, ses compagnons furent pendus et les "parfaits" brûlés sur un bûcher.

- Au cours du XVème, au Pays de Cocagne, la culture du pastel enrichit la ville.

- En 1318, Lavour devient siège épiscopal et ce jusqu'en 1790.

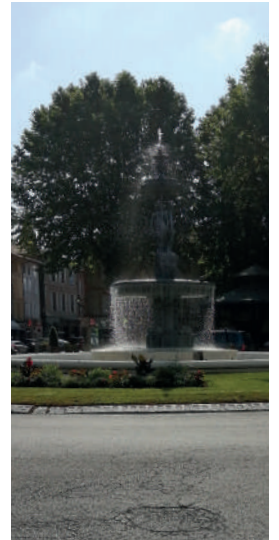
- Sous-préfecture de 1800 à 1926, elle se développe avec le chemin de fer et la création d'une halle aux grains.

Lavour se découvre en parcourant le centre historique au riche patrimoine :

- La Cathédrale Saint Alain, construite en 1255, de style gothique. Au sommet de sa tour romane carrée, le fameux Jacquemart (automate de bois) frappe les heures et les demi-heures.

- Le quartier médiéval, ses ruelles, ses maisons à colombages, la Tour des Rondes.

Il convient aussi d'arpenter l'esplanade du Plô, les allées Jean Jaurès et le jardin de l'évêché pour s'imprégner complètement du charme de la localité.



DES SAVEURS LES CROQUANTS DE CORDES

CHRISTIAN CAVAILLÉ

ils auraient été inventés au XVII^e siècle par une cuisinière-aubergiste de Cordes-Sur-Ciel (au nord du Tarn) dans une région où abondaient les amandiers pour en utiliser les surplus. Une origine légendaire et contestée : certains prétendent qu'ils auraient été inventés plus tardivement et à Albi. Notons que beaucoup de villes du Sud de la France ont des croquants à leur nom...

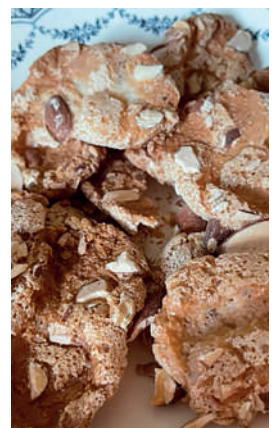
Voici comment obtenir une soixantaine de ces croquants. Procurez-vous 180 gr d'amandes avec leurs peaux, 500 gr de sucre, 250 gr de farine, 3 blancs d'œufs. Mélangez le tout dans un torchon fin humide et pétris-

sez-le jusqu'à former une pâte homogène que vous étalez au rouleau. Découpez dans cette pâte des lamelles minces de la longueur du doigt et d'une largeur de 1,5 à 2 cm ; placez ces lamelles sur du papier "alu" en les espaçant et posez le tout sur la plaque de cuisson. Préchauffez le four à 200°, enfournez, laissez cuire pendant cinq minutes ou un peu plus jusqu'à ce que les croquants soient dorés.

Laissez les croquants refroidir sur la plaque. Offrez et dégustez ces croquants craquants (vous trouverez facilement un boisson pour les accompagner, par exemple un vin de Gaillac).

La recette ici présentée est celle de Gisèle Ruffel, une habitante de Lagrave (entre Gaillac et Albi).

Une entreprise de biscuiterie établie à Lagrave et dont vous retrouverez facilement le nom fabrique ces croquants en vente dans de nombreux commerces parisiens.



24 octobre 2022

ASSOCIATION DES TARNAIS DE PARIS



Notre association a pour vocation de contribuer au rayonnement du département du TARN et de constituer un pont entre le TARN et Paris, d'établir et d'entretenir entre tous ses adhérents des relations amicales et de faciliter entre eux les échanges de services. L'association a aussi pour objectif d'assister les tarnais habitant la région parisienne en leur accordant son aide dans toutes les circonstances où celle-ci peut leur être utile, d'accueillir les jeunes arrivant dans la capitale, de constituer un public pour les créateurs, poètes, écrivains et artistes tarnais d'informer le grand public des richesses touristiques du TARN, de soutenir et développer l'économie du TARN, d'honorer chaque membre à son décès.

SIÈGE SOCIAL

TARN ET PARIS
38 rue Ernest Cognacq
92300 Levallois-Perret
07 63 45 23 38
françois@tarnetparis.fr

COTISATIONS

Personne seule : 20€
Couple ou famille : 30€
Syndicats d'initiative
et jeunes de moins
de 25 ans : 10€
Bienfaiteur : 35€

PLUS D'INFOS

www.tarnetparis.fr
Facebook : [Association
des Tarnais de Paris](#)

Président d'honneur
Pierre Galy
Président de l'association
François Sire
Secrétaire générale
Sylvie Verniole Davet
Trésorière
Anne-Marie Bousquet
Rédaction
Gérard Alaux
Christian Cavailé
Colette Faure-Ligou
Jean Frezouls
Claire-Lise Raynaud
Etienne Raynaud
Création graphique
L'Orange Carré

Association loi 1901
Cotisation
1^{er} janvier au 31 décembre